

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 37

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-180487>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Légophile.

Que de marchands dans le commerce
Gagnent peu, travaillent beaucoup!
Mercure follement les berce :
Mon métier est de meilleur goût;
Pour les riches, ma déférence
Obtient d'eux des legs en retour,
Et mon cœur s'ouvre à l'espérance
Quand leurs yeux se ferment au jour.

Parents, amis, mourez donc
Pour que j'hérite;
De vos biens faites-moi don
Puis mourez vite!

Souvent l'ami de la fortune
Par les vivants fut dépouillé;
Ma destinée est moins commune
Par les morts je suis habillé!
Et je préfère aux ouvertures
Des opéras les plus charmants,
Celle qui suit les sépultures....
L'ouverture des testaments.

Parents, amis, etc.

Par une grave maladie
Un Crésus est-il menacé,
Tout aussitôt je lui dédie
L'ouvrage que j'ai commencé;
Le jour j'obéis à son geste,
La nuit je m'offre à le veiller,
Comment pourraît-il, quand il teste,
Trouver l'instant de m'oublier?

Parents, amis, etc.

Les vieux garçons que des fredaines
Ont séparés de leurs parents,
Pour moi sont de bonnes aubaines :
Voyez les soins que je leur rends!
Si la mort, qui toujours moissonne,
Sur l'un d'eux élève le bras,
Quand son médecin l'abandonne,
Moi, je ne l'abandonne pas.

Parents, amis, etc.

Le noir, ma couleur favorite,
Sans cesse réjouit mon œil,
Et grâce à tous ceux dont j'hérite,
Je ne quitte jamais le deuil.
Par Adam, nous sommes tous frères,
Accordez-moi donc, bonnes gens,
Avec ma place en vos prières,
Une ligne en vos testaments ?

Parents, amis, mourez donc
Pour que j'hérite;
De vos biens faites-moi don,
Puis mourez vite.

J. PETIT-SENN.

L'āpia d'Amont, sept. 69.

Monsu lo rédatteu,

Lai ia dza gran tin que vo ne no z'ai rin raconta in patois. Monsu Favrat è te z'u môô? Ma fai saraî bin d'amadzo, ka l'ir'on boun'omo kestimavo gro, du on iadzo que l'étaî vegnu medzi daî prêmiô tzi mé avoué Djan Davi dé l'*Agace*. — Et cè monsu C. C. D. k'avaî écri « La bataille dé Sin-Dzaquie » lin étaî on luron! E te frou daû pahi?

Laî ia kokié dzo, ion dé voûtré z'ami m'a explicâ

cin que l'in étaî; m'a comme lé onto fin ie vingno vo démandâ dé lo cauchenâ,

Mé desaî don, que l'histoire daû vohi k'avaî kutsi avoué n'a Gritton avaî veri la tîta à ouna binda dé damuzalé, é lo remido à Dzozet à la maîti daî mimbro don sacilio. Ecudadé :

L'étaî proutse d'au boun-an passa. Faillaî vôtâ po savaî kin papaî on voliaî garda aô rinvohî. Kan lé que lo tor daû *Conteur* fut arrevâ, on monsu dé bouna mena k'avaî praù dé boutafrou se laivé é dese :

« Sarai onna vergogne à no, dé gardâ ou papaî cincé, que ne fâ que de mépresi lé z'otoritâ à cou-minci per lé municipau. Por mé que ne su kon » scribe, ne pu pas cin avala. »

Su cin, lo présidan fa apohî é désapohî, se bin que lo pourro *Conteur* fut tsampéhi frou coumin on tsin inradzi.

Ora, dite mé vai, Monsu lo rédatteu, se to ciq lé veretablio? Né pu pa lo crairé, é vo z'invouhio kôkié vouèpé que ne pekéran que cliau que saron ace fou de sé laissi pekâ.

Vouèpé.

Liôdo, que saillesai de la messa, rincontré Samuïet que vegnâi daû predzo.

— Té l'avaî bin de que lé protestan n'étion k'onna binda dé guieu. Nouron curé no z'a de stu matin k'on paû compara lé papiste a la balla farna k'on fa lé breccé é lé bougnet, m'a que vo z'ôtro, vo n'ête que daû grossi reprin k'on baill' à medzi aî caïon...

— Vu bin lo crairé, que lai répon Samuïet, lé por cin que lo diablio, kan fâ aô for, n'impâté k'avoué de la fleur dé farna é né vouaité papi lo reprin.

On païsan que sa grossa courtena avaî fê nomma conseilli dé perrotse, traûvé on ovrai cutsi aô bor daû tsemin.

— Lé portan onna vergogne k'on omo ace minablio ké té, poussé bairé kanki' à sé rebatta din lo terrau!

— Pachence por on iadzo, Monsu lo conseilli, m'a yô mi êtré soû que d'êtré bête, cin ne douré pâ ace gran tin!

Daû tin que faillaî clionnéré lé prâ po laissi patourâ lé bêté, on sindico é on municipau allâvon féré onna tornaïe po verré se l'étaî bin baragni.

Kan lo sindico vaïsaï on perte, sé clinnavé, et se pouavé lai passâ, lo municipau markavé su sen'armana :

Manquié on palin à n'a tôle palissade, lé caïon pouâvon lai passa (éprova per monsu lo sindico).

L. C.

Un abonné nous communique la réclame suivante, unique entre toutes. Il est impossible de mieux faire résonner la grosse caisse.

Les pompeuses annonces de la Revalessière pâlissoient devant l'éloquence de celle-ci. Il n'y a véritablement que les enfants de la grande nation capables d'une pareille littérature. Prenez et lisez, comme disait Jean-Jacques :

GRANDE RÉVOLUTION

OPÉRÉE EN PARFUMERIE

par le succès de la POMMADE MANDARINE

Paris, le 15 juillet 1869.

M

Après avoir longtemps nié l'évidence, la routine aux abois accepte enfin le fait accompli et s'associe ouvertement à la transformation industrielle entreprise, de longue main, par la **Parfumerie centrale**.

Malgré sa récente création, la POMMADE MANDARINE a déjà fait son *tour de France* et poursuit triomphalement son *tour du Monde* : — Le gland modeste est devenu un chêne altier, à l'ombre duquel naissent et meurent, chaque jour, des imitations éhontées, usurpant sa forme et son titre; mais le colosse a la vie dure et rien ne saurait arrêter désormais son immense développement.

NON ; mille fois NON!!!

Il n'est pas possible de trouver, ailleurs qu'à la **Parfumerie centrale**, la véritable POMMADE MANDARINE : — C'est une *spécialité* régulièrement déposée et dont la composition particulière est garantie par un *brevet* en bonne forme; — c'est donc mieux qu'un *monopole* : C'est une *légitime propriété*, interdite aux contrefacteurs !

Mais la sécurité dans le succès n'exclut pas le devoir d'améliorer sans cesse, et, fidèle à ses principes de Progrès et de Mutualité, la **Parfumerie centrale**, dont le chiffre d'affaires a triplé rapidement, veut faire profiter sa clientèle des bénéfices obtenus par l'abaissement naturel de ses *frais généraux*. — Aussi, vient-elle offrir aujourd'hui sa POMMADE MANDARINE, au prix incroyable de :

65 francs le MILLE

- Avec escompte et réfaction proportionnelle de transport.
- Et cela, sans rien retirer à la qualité, ni à l'agencement heureux de l'article, qui demeurera ainsi le *mieux conditionné* et le *plus populaire* des produits de la Parfumerie moderne.

Dans l'espérance de vos ordres, veuillez agréer,
M. ..., mes salutations empressées,

COTTANCE

Mon coin.

Avec l'égoïsme d'un homme qui va faire deux cents lieues, je me précipite, dès l'ouverture des portes de la salle d'attente, pour m'emparer de l'un des coins du wagon. Derrière moi les voyageurs débouchent de tous côtés, courant, se heurtant les uns les autres.

Dans mon compartiment montent successivement : un prêtre, un monsieur à lunettes et une grosse dame. Chacun d'eux s'empare d'un des coins restés libres, et nous voilà installés, nous regardant de côté comme des gens qui ont l'intention formelle de ne pas faire connaissance. Il ne restait plus personne sur le quai, sauf une jeune femme qui regardait en courant dans tous les wagons.

— Dépêchez-vous, madame, le train va partir.

— Mais, monsieur, il n'y a pas de place!

— Ici, madame, en voilà.

Un employé lui désigna notre compartiment. La jeune femme accourut, regarda, hésita une seconde et sauta, légère comme une hirondelle.

— Un de ces messieurs aura bien la galanterie de vous céder son coin, fit le facétieux employé en fermant la porte.

— Butor! est-ce que ces choses-là ont besoin d'être dites à des gens bien élevés? grommela le monsieur aux lunettes, en se renfonçant dans sa place, comme s'il eût voulu s'y incruster.

Pendant ce temps, j'avais offert ma place qui fut acceptée avec un gracieux merci, et m'étais assis presqu'en face de la nouvelle venue.

Ce changement fut accompagné d'un énorme soupir poussé par le monsieur aux lunettes, qui me décocha par-dessus celles-ci un regard plein de majesté et de bienveillance qui me trouva parfaitement froid.

Nous roulâmes vers Strasbourg. Tout en m'installant de mon mieux, j'examinais mes voisins. A ma droite se trouvait le monsieur aux lunettes en train de se nouer un foulard rouge autour de la tête et de revêtir une espèce de robe de chambre à grands rameaux lilas. A ma gauche la grosse dame, marquée de la petite vérie, le sang aux joues, ôtait ses bottines et chaussait des pantoufles. Sur la banquette en face, à ma droite, le vieux prêtre, après s'être couvert d'une de ces petites calottes que portent les ecclésiastiques dans les églises, était déjà assoupi, sa tabatière dans une main, son mouchoir dans l'autre. Et enfin à ma gauche, pour me reposer la vue de tous ces masques, le frais et charmant visage de la jeune femme. Elle venait d'ôter son chapeau et de le placer dans le filet.

Le corps légèrement infléchi à droite et la tête inclinée sur l'épaule, elle se présentait à moi de trois quarts. Ses magnifiques cheveux noirs admirablement plantés, lissés et nattés, formaient un demi-cercle sur ses tempes veinées de petits sillons bleuâtres; son front large, d'un blanc mat, faisait ressortir des sourcils noirs comme du jais qu'on eût juré dessinés au pinceau. Ses yeux clos montraient des cils longs et soyeux qui projetaient une ombre légère sur sa paupière inférieure. La bouche petite et mignonne avec des lèvres minces et rouges comme une grenade, légèrement entr'ouverte, me permit d'admirer des dents petites, bien rangées et d'une blancheur éblouissante. Son menton rond était orné d'une délicieuse petite fossette. Tout l'ensemble du visage, enfin, présentait un ovale des plus purs. Sa peau, un peu brune, portait ce duvet imperceptible de la pêche, et au milieu des joues s'étalait une teinte légèrement carminée.

Ici un violent soupir de ma voisine de gauche attira mon attention, et je ne pus m'empêcher de sourire à la vue de cette grosse figure rougeauda, et de comparer ces deux profils si peu comparables.

Je me hâtai de retourner à l'examen de ma charmante compagnie de voyage, et j'aperçus, parmi les lignes pures et fines de son cou gracieux, un signe..... Oh ! l'adorable petit signe, un signe posé coquettement, comme une mouche, là, un peu au-dessous d'une oreille mignonne et délicate comme celle d'un enfant. Ses mains dégantées, fines, longues, effilées, avec leurs ongles brillants, taillés elliptiquement, étaient nonchalamment posées sur ses genoux. Elle était ainsi jolie à croquer, et de plus cette enfant, dans cette pose abandonnée, pleine de grâce, respirait un tel parfum de candeur, d'innocence et de pureté que, quoique je fusse un jeune homme, il y avait quelque chose de fraternel, je dirai même plus, de presque paternel dans l'admiration qu'elle m'inspirait. Si j'avais eu une sœur, je l'aurais souhaitée ainsi.

De temps en temps je jetais un coup d'œil sur la campagne, puis sur mes voisins qui ronflaient comme des soufflets de forge, excepté ma jolie vis-à-vis dont la respiration calme et douce soulevait la poitrine d'une façon régulière et cadencée... Mais le petit signe, ce gredin de petit signe, attirait toujours malgré moi mes regards, je voyais autour de petits cheveux follets échappés aux tresses serpenter sur son col blanc. Puis tout à coup :

— Commercy! Commercy! dix minutes d'arrêt! Commercy!

Je descendis et ayant vu les grands yeux bleus de la jeune femme s'ouvrir, et elle-même se lever, je pensai qu'elle désirait descendre, et je lui tendis la main pour l'aider. Elle